

LES SOIXANTE ARTICLES
ou
RÉFLEXIONS FINALES
SUR LES DROITS
DE L'HOMME, DU CITOYEN
ET DU MONARQUE.

Cher

FRG

8458

*Juris natura explicanda est nobis, eaque ad hominis
natura repetenda.*

Pour éclaircir le droit naturel, il faut remonter à
l'origine humaine. CICÉRON. *Des Loix. Liv. 1^{re}.*



A PARIS,
Chez DESENNE, Libraire, au Palais-Royal,

1789.

Mt W 17084

THE CHICAGO TRIBUNE

FRIDAY, JULY 1, 1893

CHICAGO, ILL.

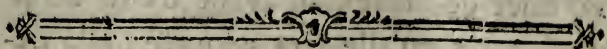
DEAR SIR,

YOUR LETTER OF THE 29TH

IS RECEIVED. I HAVE BEEN

VERY BUSY SINCE THEN.





A V E R T I S S E M E N T.

L'ASSEMBLÉE nationale, ayant une carrière immense à parcourir, dès les premiers pas qu'elle a faits, est tombée dans le piège de la métaphysique.

Elle a demandé : faut-il que la Déclaration des droits précède la Constitution nouvelle ? c'est comme si elle avoit dit : faut-il enseigner le catéchisme avant de fonder une Religion ?

Malgré la supériorité de ses lumières, elle a confondu le plan de l'édifice avec les règles de l'architecture. Il s'agissoit de bâtir en règle, & non de disputer sur les règles de bâtir. Que diroit-on d'un Horloger qui, chargé de refaire une pendule détraquée, commenceroit par un traité sur l'horlogerie ?

Chaque maxime de droit est devenue un sujet de discussion avant d'être adoptée ; après qu'elle sera adoptée , elle deviendra un sujet de discorde ; voici comment : il sera impossible qu'aucun des articles de la Constitution s'accorde juste avec chaque article de droit ; chaque maxime sera un texte donné pour chicaner la loi la plus sage. On a fourni ainsi des armes pour combattre & non des instrumens pour travailler.

Un Gouvernement modifie les droits naturels ; il en étend quelques-uns ; il en restreint quelques-autres ; il les combine tous avec ses principes , avec la population de l'Etat , avec la fertilité du sol , avec le génie des habitans ; il trouve une Nation toute faite & un Empire tout formé ; il leur donne les meilleures loix qui soient dans leur caractère , & non les meilleures loix qui soient dans la Nature. La planète de Saturne ne peut achever sa révolution dans le même temps ni dans

le même ordre que la Planete de Mars ou celle de la Terre.

Que falloit-il donc ? Tracer la Constitution d'après les principes de la Monarchie, ensuite déclarer les droits d'après les principes de l'humanité, ou si l'on vouloit commencer par la Déclaration, se borner, ainsi que l'Amérique septentrionale, à une page ou deux de propositions simples & incontestables. C'étoit la méthode qui pouvoit abrégér; on a préféré celle qui allonge.

Il falloit de plus que le Comité nommé pour la Constitution fût seul chargé de la Déclaration qui devoit lui servir de préface. Un Corps législatif, occupé pendant plusieurs mois à faire une préface ! Douze cent Métaphysiciens obligés d'être d'accord en disputant ! L'Académie Française a choisi l'immortalité pour sa devise ; l'Assemblée nationale peut prendre pour la sienne l'éternité.

Je me suis fait son abrégiateur ; j'ai

parcouru les Déclarations de droit publiées par les bons Citoyens.

Monsieur de la Fayette a calqué la sienne sur celles de l'Amérique ; elle est juste & précise. C'est, pour ainsi dire, l'étendart de la liberté qu'il a rapporté du nouveau monde,

Monsieur Mounier en a présenté une qui, plus conforme à notre position & à notre caractère, offre plus d'étendue & plus de convenance. Il a creusé le terrain jusqu'aux fondemens de la Monarchie & non jusqu'aux abîmes de la création.

Monsieur l'Abbé Sieyes en a composé une qui ressemble à tous ses écrits : elle est d'une théorie sublime, mais trop subtile & trop inapplicable. Il regarde les hommes du haut d'une roche inaccessible, & à force d'élévation il perd de vue les proportions & les mesures. Tout lui paroît géant, tout lui paroît pigmée.

Monsieur Céruti a fait un ouvrage en-

tier sur les droits de l'homme dans l'ordre naturel , social & monarchique. Les principes y sont approfondis & liés , mais trop développés & trop étendus pour une déclaration préliminaire. Il a fait un palais d'un vestibule.

Une Déclaration préliminaire doit se réduire à exposer les principes par leur côté le plus frappant. Ce sont des points de vue où l'œil le plus borné doit pouvoir atteindre.

J'ai profité de toutes les Déclarations & adopté de chacune l'idée la plus simple & la formule la plus claire. On présente la vérité , ou sous la forme d'une proposition que l'on développe , c'est la maniere philosophique ; ou sous la forme d'un problème que l'on résoud , c'est la maniere géométrique ; ou sous la forme d'un sentiment que l'on persuade , c'est la maniere oratoire ; ou enfin sous la forme d'une maxime que l'on détache & que l'on inculque , c'est la maniere législative ;

c'est la seule qui convienne à une Déclaration de droit ; je l'ai choisie , & j'ai gravé , en soixante raccourcis , toutes les proportions de la grandeur humaine.



LES SOIXANTE ARTICLES.

Moi, le Représentant de la Philosophie, étonné des disputes des Représentans de la France, concernant les droits de l'homme & du Citoyen, après avoir consulté la Nature, la Raison & l'Expérience, j'écris, sous leur dictée, la déclaration suivante.

A R T I C L E I^{er}.

L'homme, malgré ses imperfections, est encore l'être le mieux organisé qui habite ce globe. Il est le souverain de tous les autres animaux, puisqu'il leur commande; le bienfaiteur de la terre, puisqu'il la cultive; & le Ministre de l'Être suprême, puisqu'il connoît & accomplit ses plans éternels.

I I.

Il est distingué par une intelligence qui semble une parcelle de la Divinité, &

qui , développée par degrés , a produit les Langues , les Arts , les Sciences , les Gouvernemens , les Mœurs , inventions célestes qui ont paru des inspirations , & presque des révélations surnaturelles. Je croirois à Moïse , si je ne croyois pas à Newton.

I I I.

Aussi-tôt que les hommes ont réfléchi sur leur existence & sur celle du Monde , ils en ont recherché & adoré l'Auteur. Ils l'ont adoré par admiration , par terreur , par espérance. L'ordre de l'Univers a manifesté un Géometre sublime. Les phénomènes de la nature ont annoncé une Providence vengeresse. Le sentiment du bonheur a deviné un avenir fortuné & immortel.

I V.

Tandis que notre intelligence murissoit , nos passions croissoient au milieu des besoins toujours renaissans , mais faciles à satisfaire au berceau de la vie. Mere protectrice , quelquefois marâtre cruelle , la Nature , tantôt prodigue , tantôt avare ,

proportionnoit cependant les forces aux situations , & les tempéramens aux climats. Chaque Zone avoit une Race native, un Peuple indigène, & l'on pouvoit mesurer les degrés de l'humanité sur ceux de la terre.

V.

Les inégalités de la naissance, de la figure, de la sensibilité, du génie, de la couleur, ne changent rien à la Nature humaine, & tout homme en naissant apporte avec lui les titres sacrés & invariables de l'humanité ; ils sont déposés dans son cœur avec le principe qui l'anime. L'œil de l'anatomie a découvert, dans cet organe, le point saillant & central de la vie, *punctum saliens* : l'œil de la Philosophie y découvre de même le point saillant & central de la liberté, *punctum saliens*. Là réside l'instinct humain.

V I.

L'instinct humain, semblable dans tous les hommes, impérissable dans chacun d'eux, doué d'une élasticité qui augmente

par les obstacles, tendant sans cesse au bien être & au niveau des individus, voilà l'égalité primitive, l'égalité constante des hommes. Considérez l'immense océan : dans son calme, dans ses tempêtes, dans la fluctuation incommensurable de ses flots, il est composé de globules pareils qui se touchent, qui se pressent, qui se mesurent dans tous les points de leur contact, & qui, variant sans cesse de position, ne varient jamais de nature. Tel est le genre humain.

V I I.

L'instinct qui dirige chaque être sensible, a pour but immédiat la conservation de soi-même. Mais l'homme, en qualité d'être intelligent, ajoute à l'instinct de la conservation un instinct de perfection qui le caractérise. Il cherche dans chaque position une situation meilleure ; il se sert de son génie pour aggrandir ou pour embellir son existence. Plus ou moins perfectible, plus ou moins perfectionné, voilà l'inégalité naturelle, l'inégalité progressive des

hommes & des Nations. Orphée traînoit après lui les Sauvages de la Thrace & les monstres des bois. Rome faisoit tomber à ses pieds les Peuples du Midi & fuir aux barrières du Monde les Peuples du Nord.

V I I I.

Tout être sensible s'attache par l'habitude qui est une préférence machinale ; tout être intelligent s'attache par la réflexion qui forme une préférence motivée. Cette double préférence constitue les attachemens humains & leur imprime une énergie, une étendue, une dignité morale qui manque aux simples attachemens physiques & sensuels auxquels sont réduits les animaux. Ils n'ont, pour ainsi dire, qu'une fibre pour se lier, & nous en possédons mille.

I X.

Notre premier attachement est pour la famille dans laquelle nous avons reçu la naissance & l'éducation. Les bras qui nous presserent enfans, sont sacrés pour nous ; le lait qui nous a nourri se mêle à notre sang ;

& la voix qui nous instruit la première garde l'empire qu'elle mérita.

X.

Notre second attachement est pour les compagnons de notre jeunesse ; avec eux nous mesurons nos forces , nous développons nos pensées , nous oublions la sévérité des loix domestiques , nous reprenons l'indépendance naturelle. L'amitié , la confiance nous attendent ainsi sur le seuil de la maison paternelle. Elles sont un jeu pour les cœurs satisfaits & une conspiration pour les cœurs mécontents. Le grand homme ne prend pas sa naissance au milieu de sa famille , mais au milieu de ses rivaux.

X I.

Notre troisième attachement est pour le sexe qui nous enivre des plaisirs de la volupté & de l'enthousiasme ; qui fait de notre existence un délire enchanteur , un roman héroïque ; & par qui nous sortons en quelque manière du cercle de la vie pour errer un instant aux bords de l'immortalité.

Notre quatrième attachement est pour les enfans qui naissent de nos plaisirs, qui reproduisent nos traits, qui nous retracent nos premiers ans, & dont la longue éducation, semblable à celle que nous avons reçue, affermit l'amour conjugal & fortifie l'amour paternel. L'idée de domination se mêle à celle de la protection; une Monarchie domestique se trouve partagée en deux pouvoirs qui se temperent, l'autorité paternelle qui domine & l'autorité maternelle qui protège. Dieu fit, de la maternité, la gardienne de l'enfance; il conserve les Mondes par lui, & les familles par elle.

X I I I.

Notre cinquième attachement est pour notre Patrie : nous la regardons comme une seconde mère. Entourés de nos concitoyens, alliés avec eux d'intérêt, d'opinion & de loix, nous formons avec eux une vaste famille qui se divise en cent mille branches, mais qui se réunit à la même tige. Moins il y a de distance des branches

à la tige , moins il y a d'inégalité dans les rameaux divers , plus l'arbre est vigoureux , mieux la seve circule. L'amour de la Patrie peut donc se calculer sur l'étendue du terroir ou sur la communauté d'intérêts. Un Empire comme la France qui parviendrait à l'unité des loix , & de l'autorité , seroit tout ensemble le théâtre le plus communicatif du Patriotisme , & le Corps de puissance , le plus indestructible. Ce seroit moins un Etat dans l'Europe qu'un Colosse inhérent à la terre , comme l'Empire de la Chine , ou comme les Pyramides de l'Egypte.

X I V.

Notre dernier attachement , celui qui serre le plus étroitement le cœur humain & dont le cœur du Philosophe lui-même a le plus de peine à se dégager , est pour ce fantôme imposant , nommé l'opinion publique. Il prend toute sorte de figures & toute sorte de surnoms selon les lieux où il paroît , & selon les époques où il change. C'est l'honneur pour ce sexe qui est réduit

à

à se défendre & pour cette classe noble dévouée aux combats. C'est la célébrité lorsqu'il s'étend sur une plus vaste surface & occupe les regards de tout un Peuple. C'est la gloire, quand passant les limites d'un siècle & franchissant les frontières d'une Nation, il s'enfonce dans l'avenir & se perd dans l'immensité. Les rayons de la gloire sont d'autant plus brillants qu'ils partent d'un lieu plus obscur & traversent une atmosphère plus inflammable.

X V.

En s'attachant à ses semblables, l'homme ne s'attache pas moins à ses propriétés qu'il ne sépare point de lui-même, & dans lesquelles il se montre aussi sensible, aussi facile à blesser que dans les articulations de son Corps. Tel Commerçant, disoit Rousseau, crie à Paris parce qu'on le touche à la Chine.

X V I.

Le premier titre de propriété a été partout celui de premier occupant. La fortune a commencé dans les déserts.

X V I I.

Le second titre de propriété a été celui du travail ; il incorpore en quelque sorte l'ouvrage avec l'ouvrier ; il personnifie un arbre , un champ , un palais , un trésor , un livre.

X V I I I.

Le troisième titre est la donation libre ; elle transfère la possession avec la volonté : la main qui donne consacre ses dons ; c'est une investiture.

X I X.

Le quatrième titre est l'héritage de famille ; un bien amassé pour elle doit être partagé entre elle : avec le don de la vie le père transmet à ses enfans le don de la subsistance. Minerve naquit toute armée du cerveau de Jupiter ; un fils , une fille naissent opulents dans le berceau du riche.

X X.

Le cinquième titre est la dot , titre immémorial , titre naturel ; en transplantant dans une autre famille un rejetton de la sienne , il a bien fallu lui ménager la part

nécessaire pour y prospérer; on attacheoit un germe de richesse à un germe de fécondité.

X X I.

Le sixieme titre de propriété a été l'échange volontaire, fait tantôt par besoin, tantôt par fantaisie, quelquefois avec profit, quelquefois avec perte, & toujours valable lorsque la fraude n'étoit pas du marché ou ou que la disproportion extrême ne le rendoit pas injuste en le rendant illusoire & onéreux.

X X I I.

Le septieme titre de propriété a été l'acquisition ou l'achat, fait, soit avec l'argent qui représentoit la valeur, soit avec le travail qui avoit donné par avance & par degrés le juste équivalent.

X X I I I.

Le huitieme titre a été la conquête ou par les armes, ou par le jeu, ou par des conventions. La violence a fait la plupart des premieres conquêtes; l'artifice, la plupart des secondes; le caprice ou l'igno-

rance , la plupart des troisiemes ; aussi la force & l'équité les ont souvent réclamées & reprises. Des Artistes communs ont usurpé jadis les ouvrages des grands Artistes ; la rouille des siècles couvroit le nom des derniers & l'imposture des autres. Mais tôt ou tard le nom reparoit & l'imposture est découverte.

X X I V.

Après un long intervalle de jouissance , les acquisitions , les échanges , les donations , les conquêtes elles-mêmes ont paru inféodées par le temps & légitimées par l'ordre public qu'il auroit fallu bouleverser pour opérer leur restitution. On a préféré une injustice à une ruine. C'est le titre de prescription , le dernier titre de propriété , celui qui maintient une foule de patrimoines mal acquis , celui qui conserve les fortunes inégales , mais celui qui ne peut s'étendre à cette classe de biens qui par leur nature sont imperdables ou imprescriptibles.

Tous les biens imperdables ou imprescriptibles sont ceux qui intéressent essentiellement la conservation de soi-même & sans lesquels on est détruit ou exposé à l'être. Telle est la liberté qu'absente ou présente tous les mortels invoquent, mais qu'ils confondent avec la première fausse image qui emprunte son nom. Depuis que le genre humain répète ce nom sublime, personne encore ne l'a bien défini. Il est demeuré dans le vague des idées morales, & quiconque a essayé de le fixer, a paru aux Idolâtres un Impie, aux Enthousiastes un Détracteur, aux Rébelles un Esclave. Je vais affronter & les Rébelles, & les Enthousiastes, & les Idolâtres, & toucher à l'Arche sainte, non pour la profaner, non pour l'ébranler, mais pour la mesurer & l'affermir.

La liberté n'est point l'indépendance sauvage, ni la licence populaire, ni la domination d'un Corps, ni l'indifférence d'un

Philosophe. Elle n'est point une promenade vagabonde, comme l'a représentée celui qui l'a définie, le pouvoir d'aller, de venir, de sortir d'un Etat, d'y rentrer. Elle n'est point une spéculation métaphysique & arbitraire, comme l'a conçue celui qui l'a définie, le droit de faire tout ce qui ne nuit pas à un autre. Chacun par là deviendrait le Juge de ce qui peut nuire à un autre, & les passions entreroient sans remords dans le bien d'autrui. D'autant plus qu'il existe un genre d'actions libres & pourtant nuisibles à l'un parce qu'elles sont profitables pour un autre. L'industrie, en inventant un nouvel art, nuit aux Artistes communs, & en perfectionnant son travail, elle nuit aux Ouvriers imparfaits. Qu'est-ce donc que la liberté véritable? le pouvoir d'exister comme le veut la Nature & comme le veut la Loi. La Nature veut la conservation de l'individu, la Loi veut celle de tous ses sujets. La première ordonne à chacun de chercher son bonheur, la seconde lui trace une route où l'on peut

se devancer l'un l'autre , mais non se ren-
 verser. L'idée de liberté renferme donc
 deux idées élémentaires, l'idée de la force
 & celle de l'ordre. Combinez ces deux
 notions , & vous en verrez sortir la liberté
 personnelle , la liberté civile , la liberté
 politique ; vous les distinguerez toutes trois
 à une marque semblable ou plutôt à un
 esprit commun , l'esprit conservateur , pro-
 ducteur , perfecteur qui est la prérogative
 suprême de l'homme.

La liberté personnelle n'est autre chose
 que la vie. Il est évident que la vie de
 l'esclave dépend de son maître. L'esclavage
 est donc une sorte d'assassinat ; c'est un
 homicide s'il est forcé , c'est un suicide s'il
 est consenti. Un Colon, entouré de Nègres,
 est un Antropophage environné de Corps
 palpitans qu'il dévore.

Puisque la liberté personnelle est pro-
 prement la vie , elle exige donc le néces-
 saire. Tout être vivant a droit de subsister.

Dans l'état de Nature le nécessaire s'étend selon le degré du besoin & celui de la force. Dans l'état de société, il est restreint aux besoins indispensables & aux secours possibles.

X X I X.

La liberté personnelle assure la vie ; elle assure donc aussi la croissance. Tout être vivant a donc le droit de développer ses facultés ; la liberté du travail est donc aussi essentielle à la vie que la liberté du repos. Un homme enchaîné dans ses travaux est pour ainsi dire un homme noué, paralysé dès l'enfance ; il est demi-vivant & demi-mort ; mutilé dans ses talens, dans ses espérances, il n'existe qu'à moitié ; c'est l'Eunuque du Despotisme.

X X X.

On peut associer sa vie à celle d'un autre ; on peut la prêter sous condition : on peut l'exposer par générosité ; c'est vivre dans les autres. La liberté personnelle autorise donc les engagements volontaires & les sacrifices momentanés ; mais elle exige

pour chacun d'eux un consentement non forcé, non extorqué, non surpris ; elle exige un contrat exprimé ou tacite ; elle exige une disposition raisonnable ou un mouvement héroïque. Le captif de l'amitié est libre. Le stipendiaire de la richesse est maître. Le Commis de la Magistrature est Souverain. Le Martir de la Patrie est demi-Dieu. En se jettant dans l'abîme, Curtius ne tomboit pas dans le gouffre du néant, mais dans le palais enchanté de la gloire.

X X X I.

Dans l'état sauvage, on possède tout, & l'on ne possède rien. Dans l'état social chacun a sa part qu'il possède, qu'il augmente, qu'il échange, qu'il abandonne, qu'il modifie à son gré, mais en respectant toujours la part d'autrui. C'est le patrimoine légal, c'est la liberté civile.

X X X I I.

Sur cette part sacrée, il est dû, non une offrande gratuite, mais une contribution équitable à la société qui la fait retomber en secours, en bienfaits, en plaisirs même

sur les propriétaires. Ainsi l'astre du jour restitue en pluie féconde les vapeurs terrestres qu'il a pompées.

X X X I I I.

La liberté civile accorde cette portion, mais en vôtant elle-même la mesure, en réglant l'emploi, en la repartissant dans toute la proportion possible. Cette proportion établit, dans l'inégalité des fortunes, l'égalité des charges. Premier caractère de la liberté civile. Si un seul Citoyen paye une obole de trop, l'impôt est une déprédation.

X X X I V.

Le péril commun, le besoin réciproque ont réuni les familles, ensuite les Peuplades, enfin les Nations. Un lien passager n'auroit pu contenir une armée entière d'intérêts opposés. Un lien inégal ou arbitraire auroit opprimé les intérêts trop foibles. La Loi descendit du Ciel & apporta sa balance éternelle. Là furent pesés les obligations, les défenses, les châtimens. Egalité d'obligations, égalité de défenses, égalité de châ-

timens ; deuxieme caractere de la liberté civile. Si un seul Citoyen est excepté ou favorisé par la Loi, la Législation est une forfanterie.

La Loi lie, & ceux par qui elle est faite, & ceux par qui elle est consentie, & ceux par qui elle est exécutée. On nomme ces derniers des Magistrats. Quel que soit un Magistrat, Consul ou Sénateur, Arconte ou Maire, il est le premier, le second, le troisieme, le quatrieme de ses Concitoyens, mais il n'est pas leur Maître. Ils n'appartiennent qu'à la Loi : la dépendance où l'on est de la Loi, & l'indépendance où l'on est du Magistrat séparé de la Loi, troisieme caractere de la liberté civile. Si un seul Citoyen tremble à l'idée d'un Magistrat, la Magistrature est une prévarication.

Les Chefs d'un peuple doivent avoir sa confiance. Elle consacre & adoucit en même-tems leur autorité. Parmi eux, quelques-uns sont les Ministres du Souverain,

c'est à lui de les choisir; quelques-autres sont les Ministres des cités, c'est à elles de les nommer. Les uns & les autres peuvent attenter aux droits du Peuple ou aux volontés du Monarque : l'intérêt & du Monarque & du Peuple, ordonne que les Ministres soient reponables, & du mal qu'ils ont fait, & du mal qu'ils ont conseillé. L'élection de la plupart des Magistrats & la responsabilité de tous, quatrième caractère de la liberté civile. Si une seule Magistrature est vénale ou un seul Ministre indépendant, la Loi est corrompue & la Nation trahie.

X X X V I I. *Le Prince*
 La Société est une échelle de subordination. Les différentes dignités sont marquées par les rangs. Ils servent de signal à l'obéissance & au respect. Les devoirs extérieurs qu'ils imposent, n'annoncent qu'une supériorité de place. C'est la première distinction civile. Mais le Souverain peut quelquefois en décerner une aux actions généreuses. C'est une couronne placée sur la tête de la vertu pour donner un empire

à l'émulation. Il peut aussi , pour relever son propre empire , semer autour du trône quelques décorations & quelques honneurs. Mais ces récompenses de la vertu , & ces Couronnes de la vanité ou de la puissance , ne doivent être ni onéreuses au Prince ni avilissantes pour le peuple , ni excessives , ni exclusives , ni héréditaires. Excessives , elles appauvriroient l'Etat ; exclusives , elles appauvriroient le mérite ; héréditaires , elles appauvriroient le Monarque. Il aliéneroit ainsi le trésor des honneurs. Cinquième caractère de la liberté civile : si un seul talent est rejeté de sa place , ou un seul homme avili dans sa condition , la Société est un piège ou un précipice.

X X X V I I I.

Distinction des peines , des héritages , des terres , des conditions ; droit d'aînesse , de substitution , de retrait lignager , de retrait féodal ; mouvance , vassalage , corvée , main-morte ; toutes ces usurpations barbares , toutes les tyrannies absurdes outragent le droit naturel , étouffent les germes

de la Culture , accablent le Commerce ,
soulèvent la Philosophie. Que l'on brûle
ce Code Vandale , comme l'on a brûlé les
Livres Sybillins & ce Livre plus affreux
que Caligula nommoir son poignard. Que
l'on jette dans la même flamme , & notre
Code fiscal , & notre Code criminel , &
notre Code negre. La liberté civile renaîtra
de leur cendre.

X X X I X.

La tolérance Religieuse est le sanctuaire
de la liberté civile. Des hommes doués d'i-
magination , ou brûlants de fanatisme , ou
quelquefois inspirés par l'Humanité , ont en-
seigné des cultes plus ou moins imposans.
Le Sacerdoce les a chargés & surchargés
de cérémonies plus ou moins puériles. La
Philosophie a retranché le dogme & ra-
jeuni la morale. La Politique , éclairée enfin
par la Philosophie , a toléré toutes les
croyances , mais à condition qu'elles se to-
lereront elles-mêmes. Il faut une Religion
au monde , parce qu'il faut un témoin à la
Conscience & un avenir à l'Infortune. Un

instinct femblable à celui qui a trouvé les Sciences, a trouvé Dieu. Ce principe invifible s'eft montré à notre cœur. Son tonnerre gronde dans les Cieux. Sa voix retentit dans notre ame. Elle nous dit : crois à la Nature, crois à la Vertu : c'eft moi qui les ai faites. Mais fi quelqu'un t'ordonne de croire en lui, il eft un Impofteur, & s'il te punit de ne pas croire, il eft un Démon.

X X X X.

Le célibat des Prêtres eft un efclavage abfurde ; l'état Monastique , un efclavage barbare. Ce font les Negres de la Religion. Elle peut être cultivée, elle peut fleurir fans Negres. Un Prêtre n'eft que le précepteur exemplaire de la Morale & l'auteur folemnel du culte. Le Temple doit être facré, mais le Miniftre ne doit pas l'être. Chez les Romains le Pere de famille, l'Homme d'Etat, le Sénateur devenoient tour-à-tour Guerriers, & Augures, & Pontifes. La profeflion Militaire & la profeflion Sacerdotale ne font ni une propriété ni un facrement. Elles appartiennent à chaque

Citoyen, & chaque Citoyen peut les exercer. Il est éligible pour les autels comme pour les armes. On doit admettre un Sacerdote bourgeois comme une Milice bourgeoise. On peut avoir une Hiérarchie stipendiée comme une Armée mercénaire. Ce sera pour maintenir la tactique & la discipline de l'une & l'autre profession. Ce que l'Eglise ajoute à la simple morale & au simple culte, est une science vaine. La Théologie n'est pas plus utile que le Blason. Ce qui seroit utile aux familles, ce seroit de les revêtir tour à tour de la dignité sacerdotale. Les mœurs y reprendroient la pureté; & la croyance y retrouveroit la persuasion. C'est le seul moyen peut-être de faire reverdir l'antique esprit patriarchal & la vieille foy religieuse. Le sacerdoce enfin, libre comme tout le reste, ne doit jamais être un état permanent & servile, mais une place de confiance & un exercice de zèle.

Jesus-Crist, attaché sur la croix, contemploit dans sa pensée sublime les siècles qui commençoient à l'ère chrétienne, & datoient

datoient de lui. Son regard précurseur s'arrêta sur Saint Pierre de Rome : il gémit à l'aspect d'un luxe idolâtre. Il s'arrêta sur Saint Pierre de Geneve : il soupira à la vue d'une tristesse iconoclaste. Il s'arrêta sur les Conciles , sur les Synodes : il s'indigna des disputes scolastiques. Il observa le spectacle de la communion , spectacle si touchant , si paternel , spectacle même si instructif , puisque c'étoit l'emblème des véritables richesses , le pain & la charité : il vit ce spectacle dégénéré en scene superstitieuse , il entendit des blasphêmes ajoutés à ses paroles saintes , il entendit les Peuples priant en langue étrangere & chantant des hymnes barbares : en ce moment il se repentit de la rédemption , & il rétracta son Evangile. Mais tout à coup sa vue se porta sur les Temples de Pensilvanie ; là , au lieu d'Evêques , de Cardinaux , de Papes , de Ministres presbytériens , il vit des freres qui s'exhortoient aux vertus : une larme de joie s'échappa de ses yeux divins , &

légant son Evangile , sa Croix , son ame
à Philadelphie, il expira satisfait.

X L I.

La tolérance religieuse contribue beaucoup à la liberté civile ; mais rien n'y contribue autant que l'équité judiciaire. Les détails de cette équité s'étendent à tous les intérêts de la société & à tous les moments de la vie. Les Tribunaux sont les écoles de l'éducation populaire , & les échafauts en sont les leçons exemplaires & terribles. Pour accomplir l'équité judiciaire , qui n'a d'autre objet que la sûreté personnelle & publique , il faut qu'elle observe l'une & l'autre , & qu'elle s'arrête aux deux. Toute ligne au-delà est un pas de géant vers la tyrannie , & un pas de monstre vers la cruauté. La Loi *Habeas Corpus* honore l'Angleterre plus que le système de Newton : elle a sauvé plus de monde qu'il n'en a éclairé. Le Tribunal des Jurés est celui de la raison humaine , autant que celui de la Justice angloise. La procédure publique est en même-temps

la sauve-garde de l'innocence, l'instruction du Juge & celle du coupable. La séparation des Juges en deux classes, celle qui vérifie le crime & celle qui applique la Loi, est une idée admirable : par elle c'est l'homme qui juge l'homme, & c'est la loi qui l'absout ou le punit. L'unanimité ou la grande pluralité des suffrages est l'unique base de la certitude. Elle équivaut à l'évidence, & l'évidence est le seul argument d'après lequel on puisse condamner son semblable. La vie ou la fortune d'un homme valent bien la peine d'une démonstration. S'il reste quelque obscurité, le criminel doit se sauver dans cette obscurité. S'il se glisse dans le jugement le moindre mot arbitraire, la Sentence est un crime. La procédure ne sauroit être trop publique pour être claire, ni la Sentence trop bien motivée pour être incontestable. Malgré ces précautions tutélaires, l'innocence tombera quelque fois sous le glaive de la Loi, ou plutôt de la Fatalité. Si toutes leurs victimes apparoiſſoient au monde,

elles formeroient un Peuple effrayant. Des événemens imprévus ont fait éclater quelquefois l'injustice irréparable d'un jugement précipité. Lorsque la vérité tardive souleve ainsi le voile sanglant des erreurs juridiques, il faut que cent mille voix retentissent sur la tombe de l'innocent ; il faut que son supplice soit une calamité publique ; il faut retirer les lambeaux de son cadavre & les montrer à toute la Nation ; il faut que cette plaie de l'humanité reste toujours sanglante, & quand la honte voudra la cacher, il faut, dit un Philosophe éloquent, la faire saigner encore.

X L I I.

La liberté personnelle consiste à faire tout ce qui ne nuit pas à la conservation de soi-même. La liberté civile consiste à faire tout ce qui ne nuit pas à la conservation de nos Citoyens. La liberté politique consiste à faire tout ce qui ne nuit pas à la conservation l'Etat. Toute autre liberté est celle d'une bête féroce.

Le droit des gens est le premier droit politique. Les jalousies de peuple à peuple font une antipathie criminelle & une prévention insensée. C'est le reste des mœurs antropophages. Les alliances du peuple à peuple reposent sur les mêmes principes que les contrats d'individu à individu. Elles portent sur un intérêt balancé & sur une fidélité réciproque. Le commerce de peuple à peuple a pour lien le besoin, pour écueil le luxe, pour ennemi l'esprit mercantile. Les guerres des peuple à peuple font un duel entre deux Puissances. La vaine gloire y préside trop souvent, de tristes malentendus les multiplient & les prolongent quelquefois ; l'acharnement les rend cruelles & atroces ; l'humanité & l'intérêt doivent adoucir, suspendre, terminer des coups funestes des deux parts. On a représenté deux Nations qui se combattent, comme deux Athlètes, couverts de blessures, mutilés par la gloire, & mourants sous leurs triomphes. Le véritable droit des

gens feroit donc une paix universelle, ou tout au plus des batailles diplomatiques. Mais les procès populaires dureront comme les procès juridiques. On ne corrigera jamais les passions, ni les Princes, ni les armées. On avoit imaginé l'équilibre de l'Europe; un homme d'esprit a défini ainsi cet équilibre tant vanté; sottise de toute part.

X L I V.

Le droit national est le second droit de la liberté politique. Il consiste dans la prérogative inaliénable que chaque Nation a de s'assembler, pour délibérer en commun, pour statuer en regle, pour composer enfin ses Loix & pour les maintenir. La liberté qu'on reçoit d'une autre main que la sienne n'est qu'un esclavage suspendu; la liberté que l'on plante de sa main peut produire des fruits amers, mais le sauvageon se corrige par la culture, & l'art fait l'émonder pour l'enrichir.

X L V.

Faite pour le bien de tous, la Loi exprime la volonté de tous; mais l'organe,

qui exprime la volonté de tous , peut varier selon l'étendue des sociétés politiques. Une ville comme Athènes pouvoit délibérer en public , & statuer en Corps. Une ville comme Rome pouvoit se partager en Tribus, en Curies, en Patriciens, en Plébéïens. La ligue Achéenne & le Tribunal des Amphictions discutoient l'intérêt général des villes associées par des Représentans choisis ou avoués par elles. Les Etats modernes , bien constitués , ont adopté & perfectionné cette méthode , fondée sur la nécessité de s'entendre tous , & sur l'impossibilité de se tous déplacer. L'élite des Députés forme , pour ainsi dire , l'analyse des lumieres & des vertus ; c'est l'extrait substantiel d'une grande Nation.

X L V I.

Le Corps représentant doit être partagé en deux organes qui représentent les deux caractères distincts de la volonté publique , l'organe de la plainte & de la réforme , l'organe de la révision & de la réserve : il faudra donc deux chambres législatives,

celle des Orateurs & celle des Sénateurs.

XLVII.

La propriété & la liberté veulent sans cesse empiéter l'une sur l'autre : leur lutte continuelle demande un accord : il faut les balancer l'une par l'autre. La chambre des Orateurs sera composée de tous les Députés, choisis parmi les Citoyens libres ou Propriétaires indistinctement. La Chambre sénatoriale sera composée d'un nombre inférieur de Députés, élus uniquement dans la classe propriétaire. La première chambre réglera seule les impôts, proposera seule les Loix. La seconde n'exercera sur ces dernières que la puissance du veto. Il faut armer la propriété d'une arme purement défensive. La liberté réunira l'arme défensive & offensive, ou plutôt agressive. Sans le pouvoir agresseur, la liberté ne pourroit souvent pas briser d'antiques entraves. Sans son égide tutélaire la propriété verroit sa rivale entrer impétueusement dans tout son domaine. La chambre de la liberté tiendra en respect l'aristocra-

tie des Riches. La chambre de la propriété tiendra en respect la démocratie des pauvres. Car, en dernière analyse des vices humains, on trouve, en gémissant, que le riche est un tyran & le pauvre un conjuré.

X L V I I I.

La liberté folle, ou enivrée d'elle-même, rejettera une barrière opposée à sa folie & un préservatif fait pour tempérer son ivresse. Ennemie implacable, & cependant image ressemblante du despotisme, cette liberté sans frein, cette liberté capricieuse, cette liberté volage, cette liberté meurtrière repousse la contradiction, s'indigne de la remontrance, viole ses propres réglemens, ourdit des trames ténébreuses pour tromper la multitude & pour immoler ses adversaires, persécute en secret la raison, calomnie en public la sagesse, se fait une hache de son zèle tranchant & un sceptre de son éloquence impérieuse. On peignoit, dans les siècles gothiques, les Empereurs d'Occident & d'Orient, un globe dans la

main, pour annoncer qu'ils tenoient les rênes du monde. On pourroit peindre de même les Démagogues législateurs, ayant dans leur main le globe de la Monarchie, se le disputant, se jouant de lui & de leur Rhétorique, & pouvant quelquefois le briser d'une parole. Le salut de la Monarchie, la liberté, non oratoire, mais politique, exigent donc de concert une digue contre le torrent qui peut tout entraîner. C'est donc la Nation qu'il faut opposer à la Nation : composée de deux Peuples, celui qui possède & celui qui veut acquérir, il faut donc opposer la résistance des intérêts à l'impétuosité des passions. Celle-ci plus nombreuse, plus ardente, sera encore la plus forte. Elle demande, ou plutôt elle nécessite un nouveau frein, c'est le veto du Monarque.

X L I X.

C'est un spectacle curieux de voir les Démagogues dont je parle, ayant l'Amérique dans la tête, la République dans le cœur & la Monarchie sur les lèvres,

décomposer la dernière ; jeter loin d'eux tout ce qu'ils appellent les ressorts usés du Gouvernement ; frémir au seul nom de Ministre ; fouler aux pieds les maximes fondamentales & les livres élémentaires de la liberté politique ; traiter le génie avec le même dédain que l'autorité ; insulter Montesquieu , non - seulement dans ses préjugés aristocratiques , mais encore dans ses principes les plus lumineux & les plus populaires ; chercher un mécanisme indépendant des règles mécaniques ; confondre les masses , les volumes , l'action , la réaction des mobiles ; tout combiner sur un plan neuf ; mais , au milieu de leur facilité miraculeuse , ne savoir où placer le Monarque. Ignorant l'art de le placer , les Démagogues dont je parle , trouvent plus simple de l'abattre & de le dépouiller. Ils réussiroient à l'abattre & à le dépouiller , s'ils parvenoient à lui arracher sa seule défense , le *veto* , ou la sanction royale : arracher la sanction royale au Prince , c'est lui arracher la couronne. La secte fameuse

des Indépendans , dont Cromwel étoit le chef sanguinaire & hypocrite , suivit cette marche. Ils découronnerent la tête de Charles I^{er} avant de la couper. Les Indépendans de nos jours sont plus coupables , quoique moins meurtriers que ceux de Cromwel. Ceux-ci , dans leur furie , assassinèrent le Roi ; ceux-là , dans leur aveuglement , assassinent la royauté. Grâce au Ciel ! ce parti obscur se perd dans les ténèbres , & le parti monarchique regne dans l'Assemblée législative.

L.

Une grande erreur a produit cette grande dispute. On a cru que le Monarque étoit un simple Représentant , un simple Mandataire , un simple Magistrat de la Nation , & que les Représentans , les Mandataires , les Magistrats de l'Assemblée législative étoient la Nation elle-même. On a ignoré , ce que l'origine , le progrès , l'esprit , l'intérêt de la Monarchie enseignent d'une voix unanime , c'est-à-dire , que la Nation ou la souveraineté réside en deux

augustes & sublimes représentations , la
 représentation momentanée de l'Assemblée
 & la représentation permanente du Mo-
 narque. Il est Souverain sur le Trône ,
 comme les Députés sont Souverains dans
 leurs fonctions. C'est à ces deux Souve-
 rains que la Nation se confie ; elle les a
 élevés également au-dessus d'elle pour
 qu'ils concertent leurs plans & ses intérêts.
 La science des principes est au milieu de
 l'Assemblée , la science des obstacles au
 milieu du Conseil ; les Députés combinent
 les détails , le Prince examine l'ensemble
 & l'harmonie ; les premiers dissoudroient
 la Monarchie , s'ils franchissoient le Trône ;
 le second démoliroit l'Etat , s'il ébranloit
 le Corps législatif : l'insurrection nationale ,
 le refus des subsides , arrêteront toujours le
 Monarque , & fléchiront sa résistance ; le
 démembrement des Provinces , l'anarchie
 des pouvoirs , le despotisme des factions ,
 anéantiroient le Corps législatif ; s'il ren-
 versoit la borne commune qui fait son in-
 dépendance & celle du Roi. La liberté

politique est adossée à cette grande barrière.

L I.

Le pouvoir exécutif n'est autre chose que le Gouvernement. C'est la force nationale en action. Dans une République, elle est subdivisée pour en affaiblir l'empire. Dans une Monarchie bornée, elle peut être réduite sans être anéantie. Dans un Empire tel que la France, elle doit être indivisible & toute-puissante, quoique jamais arbitraire. Elle ne doit connoître d'obstacle que la Loi, d'intermédiaire que la Justice, de déviation que l'humanité. La rapidité du mouvement en augmente la force, & en économise les frais. C'est le *minimum* possible de l'autorité, le *maximum* de l'ordre, & l'*ultimatum* de la sagesse. Considérez trente-trois Provinces agitées par des opinions & des intérêts discordans ; considérez vingt Empires jaloux qui les épient & les assiègent ; considérez ces frontières dont la vaste circonférence demande à être hérissée de citadelles & peu-

plée de légions ; considérez ces Ports ; dépositaires des richesses des deux mondes , & ouverts de tous côtés aux flottes étrangères , s'ils n'étoient protégés par l'assemblage des flottes nationales ; considérez ces masses éparées & incohérentes , qu'il faut animer du même esprit , secourir dans le même instant , entrelasser des mêmes liens , incliner puissamment l'une vers l'autre sans en blesser aucune , prosterner toutes ensemble devant la Loi sans abaisser la liberté : voyez , & dites si la France peut , non-seulement fleurir , mais exister sans être une Monarchie , & si la Monarchie doit , non-seulement posséder une force indivisible , mais encore toute-puissante. Tout le pouvoir exécutif & tout le pouvoir législatif , agissant de concert , suffiroient à peine pour un si vaste Gouvernement , sans le miracle du génie françois , le plus sociable , le plus ardent , le plus irrésistible de tous les génies. Osez-vous déclamer encore contre le despotisme ? Le despotisme est mort. Ferez-vous comme

Achille, qui, après avoir égorgé Hector, se condamnoit lui-même à traîner chaque jour ce cadavre défiguré autour d'une armée implacable quoique victorieuse ?

L I I.

La Nation est une Puissance souveraine & un Personnage collectif ; le Monarque est une Puissance collective & un Personnage souverain : voilà pourquoi l'un & l'autre sont irresponsables, quoique leurs Députés & leurs Ministres le soient.

L I I I.

Le pouvoir judiciaire émane du pouvoir législatif, & il est sous la garde du pouvoir exécutif ; mais il doit être, dans ses fonctions, indépendant des deux. S'il en dépendoit, il pourroit être corrompu par l'un & corrompre l'autre. Le trône lui dicteroit ses jugemens, l'Assemblée nationale recevrait ses loix. Sparte fut perdue parce que ses Rois jugeoient ; & Carthage, parce que son Sénat jugeoit & regnoit tout ensemble. Rome cessa d'être libre, lorsque
ses

les Tribuns se firent en même-temps Rois ;
Juges & Législateurs.

L I V.

L'indépendance d'une Nation devant
toutes les autres, l'indépendance du Corps
législatif devant le Monarque, l'indépen-
dance du Trône devant ses Sujets, l'indé-
pendance des Tribunaux devant l'autorité,
voilà ce qui constitue cette liberté politi-
que que tant de Publicistes ont confondue
avec la liberté civile.

L V.

La police est une providence plutôt
qu'un Tribunal : son empire flexible & in-
sinuant, sans être artificieux, doit environ-
ner la fraude ; investir le lieu que l'on me-
nace, en écartant jusqu'aux apparences du
danger ; pénétrer les complots & respecter
la confiance. Elle est invisible, & elle
observe. Elle est désarmée, & cependant
elle frappe ; elle frappe sur les mauvaises
mœurs, sur les projets sinistres, sur tout ce
qui pervertit ou trouble la société ; enfin

elle veille fans cesse entre la vertu & le vice , entre la liberté & la licence.

L V I.

L'art de faire les Loix est un art difficile , celui de les défaire doit être rendu plus difficile encore : il ne faut retoucher à la machine du Gouvernement que d'une main tremblante & scrupuleuse. Le Corps politique est sujet à des infirmités momentanées , qu'il ne faut pas traiter comme des maladies mortelles : point de bonne femme qui ne veuille être Médecin ; point d'Empyrique qui ne se donne pour Thaumaturge.

L V I I.

Ici finissent la nature , la raison & l'expérience ; ici commencent la charlatanerie , la passion & la métaphysique ; ici je m'arrête pour ne pas m'égarer avec elles.

L V I I I.

Je consacre cet article au ROI-CITOYEN , qui n'a jamais eu d'autre passion que le bonheur de ses Sujets , & qui semble avoir dédié son regne à la liberté de la Nation.

Je présente un hommage solennel au Ministre-Philosophe qui a soutenu la cause du Peuple, lorsque tout étoit ligué contre elle; qui a défendu celle de l'humanité devant le théâtre même des barbaries; & qui dans le fracas des révolutions & sous le poids des travaux, a su être encore l'homme le plus éloquent de cet Empire.

A côté de ce Ministre je place le Mortel illustre qui a été en tout temps son ami fidele, celui du Prince, celui de la Nation, & qui imposant par son extérieur, par ses vertus & par ses lumieres, semble le dernier Héros du siecle de Louis XIV & le premier patriote du siecle de Louis XVI.

J'ose applaudir encore, j'ose féliciter les bons génies de l'Assemblée Nationale, & ceux particulièrement qui ont eu l'occasion de signaler leurs talens & leur courage.

M. Mounier qui a donné l'exemple & le modele d'un Peuple libre.

M. Rabaud de Saint-Etienne, dont les écrits présentent des vues mesurées & profondes.

M. Bailly, qui n'est pas moins recommandable par le Peuple François que par le Peuple Atlantique.

M. Bergasse, qui a réparé sa célébrité mésmérique par une célébrité plus utile, & qui par son travail sur le pouvoir judiciaire, contribuera à fermer une des grandes plaies de l'humanité.

M. de Tollendal, dont l'éloquence filiale est devenue si patriotique.

M. l'Abbé Sieyès qui a imprimé un nouveau mouvement, & donné une nouvelle existence aux Communes.

Le Prince qui le premier a rejoint la partie saine de la Noblesse au Corps populaire.

Les deux Prélats qui éclairent le Trône, après avoir éclairé l'Assemblée Nationale.

M. de Clermont-Tonnerre qui, comme Phocion, est la coignée de l'éloquence.

L'Orateur que l'on compare à Demos-

thène, ce Demosthène qui tonnoit contre les ennemis de la Grèce & encore plus contre les siens (1).

(1) Tout le monde connoit le trait d'Eschine. Cet Orateur, exilé d'Athènes, récitoit un jour à ses amis la harangue par laquelle son rival l'avoit vaincu & proscrit. Ses amis, en l'écoutant, frémissaient, frissonnoient tout à tour. Que seroit-ce, leur dit Eschine, si vous aviez entendu le tigre lui-même avec sa voix rugissante; si vous l'aviez vu, les yeux étincelans d'un feu sinistre, les lèvres inondées d'écume, la main fulminante & prête à déchirer, les muscles gonflés de venin & contractés par la rage, amener contre moi toute une populace qu'il enviroit de fiel & de fureur! vous auriez cru voir le Dieu de la parole, métamorphosé en Bête féroce.

Les Athéniens rappellerent bientôt Eschine. C'étoit le Peuple le plus facile à s'émouvoir & à se passionner. Il se soulevoit, au moindre mot, & contre ses Oppresseurs & contre ses Appuis. Les Fourbes & les Ambitieux se servoient de sa sensibilité même pour accomplir leurs forfaits & pour consommer leurs vengeances. Leur secret consistoit à ne pas laisser assoupir un instant la méfiance populaire. Des bruits perfidement

semés ; des Emissaires postés pour envenimer les Esprits ; des colloques nocturnes , des allocutions tumultuaires , des motions subites & véhémentes , des propositions forcenées ; un complot réel , destiné à faire croire & à faire craindre des complots imaginaires ; les noms de Traître , de Complice , de Tyran , d'Esclave , attachés aux réputations les plus pures & aux renommées les plus brillantes ; une Ligue , une Coalition souterraine des Factieux de la Grèce , & des Stipendiaires de la Macédoine & de la Perse : c'étoient là leurs opérations magiques. Ils remuoient ainsi toute la fange & toute la lie des passions , pour régner par la terreur & au milieu des tempêtes qu'ils excitoient. Voilà comment ils foudroyèrent Miltiade , Thémistocle , & le juste Aristide , & le magnanime Phocion , & le sage Socrate , & le Religieux Anaxagore ; voilà comment ils perdirent la Liberté & la Patrie qu'ils invoquoient sans cesse avec un enthousiasme hypocrite ; voilà comment ils firent tomber la Grèce sous le joug de Philippe , sous celui de Demetrius , & sous celui des Romains.

O Peuples ! le Despotisme n'est pas votre seul Bourreau ! L'Ambition , la Jalousie , la Vengeance , voilà trois Furies qui , déguisées en Républicaines , cachent les serpens de la Discorde sous le chapeau de la Liberté.

O François , Nation toujours neuve à chaque époque , vous touchez au moment du salut ou de la catastrophe. La tyrannie n'est plus sur le Trône ; mais elle s'est réfugiée dans les Places publiques. Si vous conservez la Sanction Royale , l'intérêt du Monarque est d'accepter , de maintenir une Constitution qui relèvera son Trône ; mais si la Sanction Royale est détruite , le Sceptre se brise , la Monarchie se démembre , la Constitution devient inutile , & la Conspiration est accomplie.

Je finis par un dilemme sans réplique. Si la Sanction Royale est détruite , le Souverain consentira ou ne consentira pas à sa dégradation. S'il y consent , à la honte de son règne , il voit le Royaume se dissoudre ; s'il n'y consent pas , au péril de sa Couronne , il doit dissoudre l'Assemblée Nationale. Quelle alternative !

O Français, Nation toujours noble & brave,
 épargnez vous tous les moments du jour
 de la catastrophe. La France n'est plus la
 même : elle est si maltraitée dans les
 traités, si vous ne pouvez pas la défendre,
 évitez du moins de l'accepter, de main-
 tenir une constitution qui ne vous est
 pas la même. Si elle l'est, si elle l'est
 encore, la monarchie se dégrade, la
 nation s'effondre, et la Constitution est
 détruite.

Je suis par un dictionnaire français.
 Je suis par un dictionnaire, le dictionnaire
 qui ne contient pas la détermination de
 la nation, à la fois de son être, et de
 sa forme. Je suis par un dictionnaire, et
 par le dictionnaire de la Constitution.
 C'est le dictionnaire de la Constitution.